

# À LA SANTÉ DE NOTRE PAYS !

À titre de correspondant à l'étranger pour la CBC, Joe Schlesinger s'est profondément attaché au Canada en poursuivant presque la moitié de sa carrière hors du pays



**M**a présence ici, mon identité, ce que j'ai accompli, ce qui m'appartient, ma famille, l'amour, le bonheur : je dois tout cela au jour où j'ai foulé le sol canadien en tant que réfugié de la Tchécoslovaquie communiste, il y a soixante ans.

Notre navire accosta dans le port de Québec par une journée ensoleillée de juin 1950. Ce dont je me souviens le plus vivement, c'est du message d'accueil inscrit au-dessus du quai. Il ne s'agissait pas de paroles édifiantes, comme celles inscrites sur le socle de la statue de la Liberté : « Donnez-moi vos pauvres, vos exténués Qui en rangs serrés aspirent à vivre Libres... » Rien de tout cela. Le message, direct et efficace, se lisait : « Buvez Canada Dry<sup>1</sup> ». C'est tout !

Or, toute simple qu'elle puisse sembler, cette consigne s'avéra extrêmement difficile à suivre au cours de ma traversée du Canada en direction de Vancouver, car il était problématique, voire parfois impossible de se faire servir à boire tout court.

Pas une goutte d'alcool sur le train vers l'Ouest. Profitant d'un arrêt à Winnipeg, j'invitai une jeune femme rencontrée à bord à prendre un verre dans un pub; mais à la porte de l'établissement, on pouvait lire : « Accès interdit aux femmes, aux mineurs et aux animaux ». Ce fut mon premier contact avec l'étrange réglementation canadienne touchant la consommation d'alcool : les pubs étaient réservés aux hommes seulement.

D'autres surprises m'attendaient à Vancouver. Pas d'alcool dans les restaurants. Pas de bars non plus.

Les pubs servaient uniquement de la bière, mais rien à manger; le décor et l'ameublement étaient si austères qu'ils semblaient crier :

« faites le plein et ouste ! » Et le dimanche, impossible de trouver à boire nulle part.

Les habitudes de consommation d'un pays donné sont loin de déterminer la nature d'une société donnée – mais elles fournissent un indice révélateur. Dans le cas du Canada, les tabous associés à la consommation d'alcool témoignaient d'une culture fondée sur le conformisme et la circonspection, qui décourait la convivialité.

Mais ces premières impressions se sont rapidement dissipées. D'une part, presque toutes les personnes que j'ai rencontrées étaient sympathiques, et même chaleureuses. D'autre part, il y avait cette simplicité rafraîchissante dans les rapports, qui contrastait avec la rigidité observée en Europe; ici, les gens se saluaient par leur prénom.

J'en avais manifestement beaucoup à apprendre sur ce nouveau et curieux pays, et je décidai de m'y mettre le plus rapidement possible. Eh bien soixante ans plus tard, mon apprentissage se poursuit toujours. Mais j'ai quand même fait un ou deux constats dont j'aimerais vous faire part.

Une grande partie de ce que je connais du Canada, ce n'est pas ici que je l'ai appris, mais bien un peu partout sur le globe, où j'ai passé presque la moitié des soixante dernières années à vivre et à travailler. Ce que j'ai découvert sur les cultures et les pays étrangers m'a permis de voir mon propre pays dans son contexte.

Prenons un bon exemple : l'Argentine. Il y a une centaine d'années, on considérait que ce pays offrait des possibilités illimitées, à l'instar de l'Amérique du Nord. Tout comme le Canada, l'Argentine avait toutes les ressources : beaucoup de terres cultivables, des richesses naturelles, du blé et du bétail, des

travailleurs intelligents et appliqués. Elle avait aussi deux grands avantages concurrentiels sur le Canada : un climat plus doux et, surtout, des richesses facilement accessibles par voie maritime. Pas de long transport ferroviaire coûteux comme au Canada pour livrer le bœuf et les céréales aux marchés d'outre-mer.

Cependant, depuis cinquante ans, si la prospérité du Canada s'est accrue, l'Argentine a subi un recul désastreux. Bien que les Canadiens et les Argentins jouissaient d'un revenu similaire par le passé, le PIB par habitant est maintenant presque cinq fois plus élevé ici que là-bas.

Il se trouve que les mesures prises par les Argentins se sont avérées inadéquates dès le départ. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que le pays était en développement, un trop grand nombre de terres appartenait à un trop petit nombre d'Argentins. Alors qu'au Canada, les Prairies étaient colonisées par des immigrants qui possédaient et cultivaient leurs terres, en Argentine, les riches et les puissants se partageaient tous les terrains entre eux. Les immigrants venus cultiver la terre étaient exploités comme des métayers sans droits politiques. Résultat : un pays profondément marqué par les inégalités sociales, à la merci de violents bouleversements.

Le fait de parcourir le monde contribue aussi à dissiper certains des préjugés que nous entretenons envers nous-mêmes et notre pays. Selon l'une de ces croyances persistantes, les différences entre francophones et anglophones, et entre habitants de l'Est et habitants de l'Ouest, rendent le Canada très difficile à gouverner.

À mon humble avis, par rapport à ce que l'on observe en Europe, ces différences font plutôt sourire. Les Prussiens et les Bavares ont une culture très distincte, et ils se sont livrés des guerres beaucoup plus longues et sanglantes que la bataille des plaines d'Abraham. Les Italiens ont fait de même pendant des siècles. En outre, les différences entre Terre-Neuviens et Britanno-Colombiens semblent dérisoires lorsqu'on les compare à celles entre Vénitiens et Siciliens.

Quant aux Québécois, ils ont réussi à préserver leur langue et leur culture au sein du Canada beaucoup mieux que les Bretons ou les Corses ne l'ont fait en France. En fait, la victoire du général Wolfe en 1759 a peut-être épargné aux Québécois le triste sort qui attendait les Cajuns lorsque Napoléon a vendu la Louisiane aux Américains en 1803.

Aussi florissant soit-il, le Canada a toujours soulevé un doute : en raison de sa vastitude,

peut-il être gouverné de façon centralisée ? Mais la taille, comme toute autre chose, est relative. Au XXI<sup>e</sup> siècle, les frontières se rapprochent comme jamais.

Autrefois, plusieurs jours s'écoulaient avant que le dirigeant d'un pays n'apprenne ce qui se passait aux confins de son territoire – et il lui fallait des jours, voire des semaines pour pouvoir s'y rendre et agir.

Napoléon résolut le problème du contrôle centralisé en désignant des représentants – les préfets – pour diriger les comtés. Leur préfecture était située de sorte qu'ils pouvaient se rendre dans les régions les plus éloignées de leur comté et regagner leur domicile avant la tombée de la nuit.

Aujourd'hui, malgré l'étendue du Canada, un premier ministre peut quitter Ottawa le matin pour se rendre à Vancouver, et revenir dormir chez lui le soir même. La question de la centralisation des pouvoirs mérite toujours d'être posée – mais reconnaissons qu'à la vitesse actuelle des déplacements et des communications, l'argument de l'immensité du pays comme obstacle à l'efficacité d'une gouvernance nationale est devenu dépassé.

Toutefois, l'aspect le plus frappant de ce pays qu'est le nôtre est la rapidité et la profondeur des changements qui s'y sont produits – changements pour le mieux, précisons-le. Le pays qui m'a accueilli en 1950, dominé par l'esprit de clocher des Canadiens français et le conformisme souvent plein de suffisance des Canadiens anglais, n'existe pratiquement plus.

Le monde entier a changé, bien sûr. Ici au

Il ne s'agissait pas de paroles édifiantes, comme celles inscrites sur le socle de la statue de la Liberté : « Donnez-moi vos pauvres, vos exténués Qui en rangs serrés aspirent à vivre Libres... » Rien de tout cela.

Le message, direct et efficace, se lisait : « Buvez Canada Dry »

pays, des vagues d'immigrants déferlant par millions sur nos rives en provenance de tous les coins de la planète ont amené une grande part de ces changements, ainsi que des idées et une énergie nouvelles.

Si les immigrants ont contribué à changer le Canada, celui-ci les a changés tout autant. Ce creuset ethnique a donné lieu au multiculturalisme – largement célébré, mais aussi, souvent décrié. Cela n'a rien d'étonnant : l'injection de sang neuf dans une société laisse inévitablement quelques ecchymoses.

Tout de même, nous avons pu échapper aux entailles profondes qu'ont laissées les

tensions vécues au sein d'autres sociétés, surtout en Europe, en raison de l'immigration. Parce que le Canada a toujours été un pays d'immigrants. Et nous avons de l'espace – beaucoup d'espace.

Nous nous sommes habitués à voir la société canadienne comme une mosaïque toujours plus complexe et colorée. En s'y intégrant, ces groupes lui ont inculqué un sentiment d'empathie envers les étrangers. Mais sur un plan en particulier, le Canada a échoué : dans sa façon de traiter les Autochtones. Bien des inégalités et des injustices persistent encore. Malgré tout, on ne peut trouver meilleure illustration d'une vertu commune à tous les Canadiens que l'épisode de la crise d'Oka, il y a presque vingt ans.

La confrontation entre les Autochtones et Ottawa, et celle encore plus mémorable qui opposa les Mohawks au gouvernement du Québec, ont sévi pendant tout un été. Le conflit éclata à la suite du meurtre d'un policier québécois, alors que les Mohawks occupaient les terres pour protester contre la construction d'un terrain de golf qui, à leurs yeux, empiétait sur leur cimetière ancestral.

Des guerriers amérindiens masqués et des soldats de l'armée canadienne se sont affrontés semaine après semaine. Mais malgré tout, personne d'autre ne fut tué.

Je suivais la crise depuis l'Europe, et je n'arrivais pas à croire qu'elle dure aussi longtemps sans effusion de sang. Ailleurs, le conflit se serait fort probablement terminé dans la violence. Et pas seulement au Soudan

ou en Irak; chez nos voisins du sud, il aurait pu y avoir une fusillade, un autre massacre d'Attica ou un deuxième Waco.

Pour moi, la crise d'Oka témoigna d'une qualité propre aux Canadiens : la tolérance – une capacité de gérer les mécontentements et les divisions avec civisme. On aurait dit que les notions d'« ordre » et de « paix » de notre slogan national faisaient dorénavant partie de notre ADN collectif. La marque d'un pays dont on peut être fier.

Amis canadiens, buvons aux ressources illimitées et au brillant avenir du Canada – de mon Canada ! ■

<sup>1</sup> Slogan publicitaire de la boisson Canada Dry.